

DC
126
S18

BUHR A



a39015 01807718 3b



611.

12,00
— 368
— 464

DES
SALONS DE PARIS



12,00
— 368
— 464

DES
SALONS DE PARIS

IMPRIMERIE GÉNÉRALE DE CH. LAHURE
Rue de Fleurus, 9, à Paris.

DES
SALONS DE PARIS

VERS LA FIN DU RÈGNE DE LOUIS XIV

A L'OCCASION D'UNE LETTRE

DE LA MARQUISE D'USSÉ



A PARIS

POUR LA SOCIÉTÉ DES BIBLIOPHILES

M.DCCC.LXVII

DC

126

.518

65406-129



DES SALONS DE PARIS
ET
DE LA SOCIÉTÉ FRANÇOISE
A LA FIN DU XVII^e SIÈCLE

A L'OCCASION D'UNE LETTRE DE MADAME D'USSÉ.



TANT que Louis XIV fut jeune & qu'il conserva un penchant prononcé pour le commerce des femmes & pour tout ce qui tenoit à la galanterie, Versailles demeura le centre des plaisirs : la tolérance du Roi, fondée sur la facilité de ses mœurs personnelles, ne permit pas aux courtisans de songer à s'éloigner de la Cour, pour vivre avec plus de liberté dans leurs terres. Ce fut la plus belle époque de la société françoise. Les intérêts de la galanterie placés, pour ainsi dire, sous les

A I

encourageans auspices d'un grand Roi, satisfaisoient les cœurs le mieux disposés au libertinage de mœurs & d'imagination. Toutes les femmes remarquables par l'agrément de leur esprit ou l'éclat de leur beauté briguoient avant tout l'honneur d'être remarquées à Versailles, & c'est là qu'on trouvoit effectivement la réunion de ce qui pouvoit éblouir les yeux & charmer la pensée. Les bals, la comédie, les feux d'artifice, les promenades animées par le souffle d'une honnête liberté, tout faisoit alors de la Cour un pays enchanté, & personne ne pouvoit de bonne grâce avouer qu'il en dédaignât le séjour. D'incurables misanthropes, des gens entichés de ridicule ou frappés d'incapacité, pouvoient seuls penser à fuir un endroit où l'on apprenoit à bien vivre, à bien parler, à bien traiter les affaires; où l'on trouvoit les plus belles & les plus aimables femmes, les meilleurs esprits, les plus grands génies & les plus fameux artistes.

Mais l'âge enfin pesa sur la tête du grand Roi. Avec l'âge, les dégoûts, les inquiétudes de conscience. Jeune, il avoit fait sortir de retraites plus ou moins ignorées un monde de personnages polis, enjoués, ardents & spirituels : sur le retour, il ne put animer de la même flamme une seconde génération. « Il y a du bon dans tout ce que je vois, » écrivoit Ninon de Lenclos à Saint-Évremond, vers 1700, « mais, à dire le vrai, nul rapport.

« M. de Clerembaut me demande souvent s'il
 « ressemble par l'esprit à son père ? — Non,
 « lui dis-je. Et quelle comparaison de ce siècle
 « avec celui que nous avons vu ! »

L'éloignement de Madame de Montespan fut comme le signal de la transformation de Versailles. Il y eut encore des opéras, des ballets, des comédies ; mais la galanterie, qui jusque-là sembloit en avoir été l'âme, dut en être rigoureusement bannie. Louis XIV, fatigué, tourmenté de scrupules, ne pouvoit guère rester le témoin bienveillant de ces tendres intrigues qui font le charme de la jeunesse & le profond regret de l'âge avancé. Sans doute on a beaucoup exagéré le rigorisme de Louis XIV & de Madame de Maintenon : mais enfin, pour animer une cour, pour y maintenir l'apparence du bonheur ou du moins de la gaieté, il ne suffit pas de paroître ignorer & laisser passer les plaisirs qu'on ne partage plus : il faut que le prince lui-même donne un signal qu'il ne convient plus à la vieillesse de donner. Ainsi Versailles se couvroit chaque jour d'un nuage plus foncé de tristesse ; non parce que Louis XIV avoit accordé ses préférences à Madame de Maintenon, non parce qu'il étoit devenu dévot, mais tout simplement parce qu'il avoit cessé d'être jeune ; parce qu'il étoit devenu vieux. Nos petits moralistes de Journal lui font un crime aujourd'hui de ses derniers sentiments de piété : songent-ils bien à ce qui

seroit arrivé s'il les avoit répudiés? Louis XIV pouvoit-il à soixante-dix ans garder ces habitudes de galanterie dont l'influence sur la société avoit été si longue & si heureuse? On ne doit pas le supposer. Tout vieillard qui ne veut pas cesser de paroître jeune, est à plaindre si même il ne devient ridicule ou vilainement débauché. Sans Madame de Maintenon, sans les grandes qualités que Louis XIV avoit distinguées dans cette dame illustre, ce grand prince eût peut-être fini par donner au monde le scandale devant lequel n'eût pas la force de reculer son indolent & foible successeur.

Or, quand la galanterie eut, en pleurant, déferté Versailles & Meudon & Marly, elle dut entraîner avec elle l'essaim de tous les jeunes gens de qualité doués d'une santé vigoureuse, de grands biens, &, partant, d'une philosophie assez accommodante. Bien des courtisans oublièrent alors le chemin de la Cour; qu'y auroient-ils été faire? Non-seulement le Roi ne s'arrangeoit plus de la vivacité de leur démarche & de l'éclat de leur joie, mais le malheur des guerres le contraignoit à retenir fermée la main qui naguère s'ouvroit avec bonheur pour la distribution des pensions & la remise des offices. Avant tout, il falloit payer les armées, & quiconque n'avoit pas obtenu de commandement ne devoit plus rien attendre des ministres. Peu à peu de fort bon-

nes compagnies se recomposèrent des débris de Versailles, non-seulement dans la ville, mais dans plusieurs terres des environs de Paris, possédées par de grands seigneurs, devenus moins foudieux des petits levers de la Cour. Au Palais-Royal, le jeune duc d'Orléans; à Chantilly, le prince de Conti; à Anet, le fameux duc de Vendôme; enfin le Grand-Prieur son frère, au Temple, formoient autant de centres autour desquels venoit se grouper tout ce qui, dans Paris, avoit de la naissance, de l'esprit, des mœurs faciles. Le duc d'Orléans avoit pourtant ses habitudes particulières. Quoique doué d'un esprit vif & brillant, il ne s'amusoit qu'avec une forte de mystère; il dessinoit, il composoit des motets, il éprouvoit la force des combinaisons chimiques; enfin il poursuivoit des plaisirs à l'encan, comme les débauchés du dernier ordre. Quelques jeunes gens de mauvaise réputation étoient les confidents de mille parties secrètes, & s'ils étoient devenus l'objet de ses prédilections, c'est, disoit-on, parce qu'ils ne l'obligeoient pas à couvrir de la moindre apparence de dignité, ses actions ni ses paroles.

Moins abandonné que le duc de Chartres, le prince de Conti, dont Louis XIV avoit paru redouter les grandes qualités, avoit de plus que son cousin le goût des belles-lettres & comme lui le sentiment exquis des

beaux-arts, sans avoir la foiblesse de les cultiver lui-même. Idole de tous les gens bien élevés dans tous les rangs de la société, il trouvoit moyen de protéger un assez grand nombre de beaux esprits & sa maison étoit une de celles qui pouvoient le mieux rappeler les distractions qu'on n'alloit plus chercher à Versailles. Conti, d'ailleurs, visitoit volontiers les assemblées de la ville : la grandeur de sa naissance le préoccupoit faiblement ; il savoit en faire oublier l'embarras à ses hôtes. On citoit ses bons mots, ses procédés généreux, la position pleine de dignité qu'il avoit su conserver, même en présence de Louis XIV, & chacun lui savoit gré d'avoir pu se passer d'une faveur qui ne cessoit d'être pour tous ceux qui n'en avoient pas joui, un objet d'ambition & d'envie.

A quelque distance du duc de Chartres & du prince de Conti, figuroient les ducs de Vendôme, arrière-petits-fils, comme on fait, de Gabrielle d'Estrées. Louis XIV avoit pour l'aîné une affection naturelle : sa bravoure chevaleresque, son admirable coup-d'œil au milieu d'un combat, son bonheur, l'agrément de son esprit, tout en lui, jusqu'à sa première éducation négligée, avoit captivé les sympathies du Roi. Mais Vendôme aimoit avant tout sa liberté, son indépendance, c'est-à-dire une vie horriblement débauchée : autant de motifs pour lui de répondre aux avances de

la vieille Cour avec une grande réserve & de n'y paroître qu'à longs intervalles. Quand il n'avoit pas de commandement militaire, il se renfermoit dans le château d'Anet, avec un certain nombre d'aimables & spirituels épicuriens auxquels il accordoit pleine liberté d'action & de paroles. Alors ce n'étoit plus un prince qu'il falloit entourer d'hommages, accabler de flatteries : c'étoit un maître de maison inquiet de tout ce qui pouvoit contenter ceux qu'il convioit à venir embellir sa solitude. On s'y enivroit, on y insultoit fréquemment les choses saintes, on y alloit jusqu'à toucher à la gloire des vivants, & Madame de Maintenon n'ignoroit pas qu'on y parloit souvent de la veuve Scarron, & de son grisonnant Alcandre. Quand les déplorable infirmités de Vendôme avertissoient les joyeux hôtes d'Anet du terme des orgies, ils trouvoient un asile au Temple chez le Grand-Prieur, moins déréglé peut-être que son frère dans le choix de ses amours, mais plus ami de la bonne chère & de tous les plaisirs de l'esprit. Tous ces princes du sang firent l'éducation de la génération qui alloit ouvrir le dix-huitième siècle. Assurément il y avoit loin des précédentes sensualités de Versailles aux bacchanales d'Anet, aux passe-temps du Palais-Royal & du Temple; combien donc ne se trompe-t-on pas, quand on fait commencer le triomphe des mauvaises mœurs & de l'ir-

religion à la mort de Louis XIV⁽¹⁾! Je serois tenté de penser au contraire que les défordres de tout genre furent plus grands, plus nombreux, dans les vingt dernières années du grand règne; & la raison en seroit facile à donner : les roués de la Régence commençoient à vieillir quand le duc d'Orléans prit en mains les rênes de l'État; mais ils étoient jeunes en 1695, tous impatiens de licence; & dans les princes du sang royal, ils avoient trouvé autant d'illustres sauve-gardes. A la mort de Louis XIV, le désordre, déjà maître de Paris & des grands châteaux de France, pénétra dans Versailles, voilà toute la révolution.

Maintenant, pour achever ce propos, le dix-huitième siècle a-t-il été beaucoup plus déréglé que le dix-septième? Il est peut-être seulement permis d'affirmer que Louis XIV eut une vie moins scandaleuse que son successeur. La modération dans les plaisirs est le privilège de certains individus & non de certaines époques. Quand la conduite du prince est marquée par des habitudes de tempérance & de modération, le libertinage s'éloigne de la Cour & se contente d'infester la ville. Le scandale alors est beaucoup moindre, & l'hif-

(1) J'ai repris la fin de cet alinéa & ce qui touchera tout-à-l'heure au marquis de Laffay, dans une étude sur ce dernier, insérée en 1848 dans le *Bulletin du Bibliophile*.

toire se préoccupe rarement des vices dont les tribunaux connoissent & qu'ils ont charge de retenir dans des entraves toujours fort peu gênantes. Voilà ce qui fait, à notre avis, la grande moralité du dix-neuvième siècle. On ne fait plus de vaudevilles sur les femmes trop peu fidèles au nœud conjugal; certaines gens en concluent que, depuis notre grande Révolution, les femmes infidèles sont une exception à la règle générale & la confirment. La satire n'accuse plus certains grands personnages de passions honteuses & de goûts abominables, on en tire volontiers la conséquence que ces goûts ont cessé de compter des prosélytes. Cependant, à vrai dire, le monde ne change guère; la société, de nos jours comme celle de tous les temps, est composée d'une majorité brutale, vicieuse, cupide & jalouse; d'une foible minorité d'esprits vrais, d'âmes grandes & de cœurs nobles & purs. Heureux les temps où cette minorité dirige le timon des affaires! Nous n'en sommes pas là & je reviens à mon sujet.

Tout le monde, vers la fin du dix-septième siècle, connoissoit les habitudes déplorables de Monsieur, frère de Louis XIV, auteur de la branche cadette de la maison de Bourbon. Il falloit que les deux Vendôme, imitateurs de leur grand-père César, ne regardassent pas cela comme un sujet de honte, puisque Voltaire, à peine âgé de vingt ans, disoit

cavalièrement au Grand-Prieur, dans une épître rendue presque aussitôt publique :

Nous vous eussions avec adresse
Fait la peinture des amours,
Et des amours de toute espèce.
Vous en eussiez vu de Paphos,
Vous en eussiez vu de Florence :
Mais avec tant de bienséance,
Que le plus âpre des dévots
N'en eût pas fait la différence.

Étoit-ce assez clair ? Voici pourtant qui l'est encore plus. En 1703, dans un festin dont le Grand-Prieur, le duc de Foix, le marquis de La Fare & quelques autres faisoient l'ornement, l'abbé de Chaulieu composa la chanson dont voici les derniers couplets :

Amis ! buvons à la nature,
Dont nous suivons les douces lois !
Disciple aimable d'Épicure,
Duc de Foix,
Bois, Anacréon de nos jours,
A tes amours !

Je voudrois voir à cette table
Ton Bathylle & ton Agathon,
Et joindre à ce couple adorable
Mon Giton,
Qui versât l'amour & le vin
Dans notre sein !

Avec semblable compagnie
Le divin Platon rassembloit

Les Grecs, dont la philosophie
Ne donnoit
Jamais de regle à leurs défirs
Que leurs plaisirs.

La maison du duc de Vendôme étoit alors gouvernée par l'abbé de Chaulieu, libertin aimable & courtisan délié. Le Prince s'en raportoît à lui de toutes ses dépenses ; il avoit mandat de suppléer à l'argent qu'on ne trouvoit plus par des emprunts & des engagements toujours nouveaux. L'Abbé s'acquittoit de tout à merveille. Dévoué particulièrement à M. le Grand-Prieur, il savoit faire, entre les deux frères, deux parts à peu près égales de la fortune de l'aîné. Jamais il n'arrivoit au duc de Vendôme d'accepter le moindre compte, & c'est ainsi que la maison du Grand-Prieur, c'est-à-dire l'hôtel du Temple étoit devenue succursale ou plutôt une digne rivale du château d'Anet. Il est à peine nécessaire d'ajouter que l'abbé de Chaulieu se trouvoit ainsi l'objet des caresses de tous les beaux esprits de la génération nouvelle. C'étoit lui qui ouvroit ou fermoit les portes du paradis des frères Vendôme ; naturellement, il étoit rempli de bienveillance & d'une amabilité prévenante pour ceux qui n'affectoient pas de sévérité dans leurs mœurs, & qui n'hésitoient pas à rendre hommage à son importance. D'ailleurs, gourmand délicat, grand buveur, inépuisable conteur de fleurettes,

cette dernière foiblesse, car nos défauts & nos vices sont autant de foibleses, atteignoit presque chez lui le ridicule. Il avoit besoin de croire à l'amour de toutes les femmes qu'il jugeoit dignes de son attention, & quelque légèreté qu'il mît dans ces choses-là, il ne pardonnoit point qu'on les reçût de l'air qu'elles méritoient. J'ai distingué trois de ses maîtresses. La première & la plus sérieuse avoit été Mlle Le Rochois, belle & fameuse cantatrice du théâtre de Lully; Chaulieu l'a vantée dans plusieurs petits poèmes sous le nom de Théone, & l'époque de ses relations avec elle remontoit pour le moins à 1687. En ce temps-là, le Roi étant tombé dangereusement malade, tous les yeux de la Cour se portèrent sur Monseigneur le Dauphin. Chaulieu & La Fare qui gouvernoient les Vendôme ne furent pas des derniers à prévoir & préparer pour leurs patrons une faveur prochaine : en attendant les événements, des fêtes magnifiques durent être données à Anet pour y recevoir l'héritier présomptif. Il faut en lire le récit dans les *Mémoires de La Fare*, ce pamphlet soufflé par les Vendôme contre Louis XIV. « Quoique le Roi fût effectivement en dan-
« ger, il ne voulut pas qu'on le crût. Ainsi
« cette maladie n'empêcha pas que, pour di-
« vertir à Anet Monseigneur, M. de Ven-
« dôme, l'abbé de Chaulieu & moi, nous
« n'imaginassions de lui donner une fête avec

« un opéra dont Campistron, poète touloufain
 « aux gages de M. de Vendôme, fit les paroles,
 « & Lully, notre ami à tous, fit la musique....
 « Et comme le Grand-Prieur (1), l'abbé de
 « Chaulieu & moi avions chacun notre maî-
 « tresse à l'Opéra, le public malin dit que nous
 « avions fait dépenser 100 000 francs à M. de
 « Vendôme pour divertir nos demoiselles.
 « Mais, certainement, nous avions de plus
 « grandes vues que cela. Elles se sont éva-
 « nouies...; rien n'étant arrivé de ce que
 « nous imaginions alors avec quelque appa-
 « rence.... »

La deuxième maîtresse de l'abbé de Chau-
 lieu fut la troisième femme du marquis de
 Laffay, qui n'étoit rien moins qu'une fille lé-
 gitimée de Monsieur le Duc. Ses relations avec
 Julie de Bourbon remontoient à 1695, l'Abbé
 ayant déjà plus de cinquante-cinq ans. Pour
 Mademoiselle Julie, elle n'étoit pas encore mar-
 quise & portoit le nom de Mlle de Château-
 briant. Mais cette *naturelle* princesse avoit lié
 depuis longtemps un commerce de tendresse
 avec le marquis de Laffay, âgé de quelque
 quarante-cinq ans, & recommandable alors à ses
 yeux par une éclatante réputation d'homme à
 bonnes fortunes. Monsieur le Duc s'opposa

(1) La maîtresse du Grand-Prieur étoit Fanchon Mo-
 reau, qu'il entretenoit jusqu'au moment où elle se maria.
 Voyez les *Lettres de Mme Dunoyer*, tome III, page 165.



longtemps au mariage, on ne fait trop pourquoi; & quand enfin il eut cédé aux prières de Laffay & de la duchesse du Maine, la jeune personne, en prononçant les paroles sacramentelles, éprouva dans ses sentiments une révolution complète; elle sentit une aversion subite pour le mari qu'elle avoit choisi par amour, & se passionna pour qui? pour l'abbé de Chaulieu dont jusqu'alors les déclarations l'avoient fait mourir de rire. Bientôt, au grand dépit de M. de Laffay, elle fit avec l'Abbé de longs, d'agréables voyages. Nous trouvons la révélation de ce petit fait dans les lettres imprimées de l'aimable Anacréon du Temple, comme on appeloit l'abbé de Chaulieu. Et pour les traverses amoureuses du marquis de Laffay, on peut en suivre les incidents dans le singulier *Recueil de diverses choses* que nous devons aux loisirs ennuyés de sa vieillesse. Mais un homme qui, dans l'âge le plus avancé, s'avise d'ouvrir le portefeuille qui contient tous les souvenirs écrits de sa vie; qui les envoie à l'imprimeur sans trop les coordonner & sans les corriger le moins du monde; cet homme, s'il n'a pas manqué d'esprit & si sa vie a été remplie de circonstances romanesques (quelle vie n'a pas été romanesque?) devra nous donner de cette façon un livre des plus instructifs. Combien de traverses, de fausses démarches, de sentiments tendres, de vanités, de déceptions, de

chances heureuses, de retours inespérés! Laffay s'étoit marié trois fois; il avoit aimé toute sa vie; il avoit eu beaucoup à se plaindre de son père, d'une de ses femmes, de tous ses enfants : il avoit vécu à la Cour, à l'armée, à la campagne, & jamais, quoi qu'en ait dit Saint-Simon, il n'avoit montré d'ambitions & de prétentions supérieures à son mérite, à sa naissance. Son nom se trouve mêlé à l'histoire anecdotique de tout un demi-siècle; il croise le chemin de Mesdames de Sévigné, de La Fayette, de Maintenon, celui de Marianne Pajot, de la duchesse de Bourbon & de la comtesse de Verrue. En revanche, il a peu de relations suivies avec les hommes : on voit qu'il ne les aimoit pas, & qu'il goûtoit peu les charmes de leur commerce particulier. Il n'en est aucun dont nous le voyions l'ami; c'est là sans doute ce qui l'empêcha de parvenir à quelque chose. Brave, entreprenant, fécond en ressources, il ne s'est pas embarrassé dans la trame des événements politiques, & partout on le voit dans les *faubourgs*, comme le dit malignement Saint-Simon qui, lui, ne se soucioit que des hommes qui pouvoient servir à l'avancement de ses nombreuses espérances.

Pauvre ou du moins gêné dans la première partie de sa vie, Laffay finit par réunir une fortune considérable. La duchesse de Bourbon, mère du premier ministre, avoit apprécié le mérite d'ailleurs assez différent du marquis

& de son fils. Entre elle & ce dernier, la malignité publique se plaçoit à supposer une intimité des plus tendres. Cette princesse fit bâtir, comme on fait, le Palais aujourd'hui consacré aux représentations de ce qu'on veut bien appeler le *Corps législatif*. Ce fut le jeune marquis de Lassay qui dirigea les constructions. Voici ce que je trouve sur ce sujet dans un roman satirique du temps, qu'on ne lit plus parce qu'il faudroit, pour comprendre les allusions, recourir aux clefs qui donnent le nom des personnages qu'on y fait figurer.

« La princesse Roxane avoit été gouvernée jusqu'à sa mort par Kodabendé, seigneur persan de beaucoup d'esprit, fin courtisan, intrigant, sachant profiter de sa faveur & qui, sous Aly-Homayou, en avoit habilement tiré parti pour se faire une fortune considérable. Roxane ne décidoit rien que par ses avis. Elle avoit tant de confiance en lui qu'elle lui abandonna la direction d'un magnifique palais qu'elle faisoit bâtir. Tout joignant, Kodabendé en fit élever un petit, moins superbe à la vérité, mais mieux entendu, mieux ordonné, plus commode, plus recherché, préférable en un mot, au jugement des connoisseurs, par le goût & les vraies beautés qui y régnoient. On assure qu'on voyoit dans ce palais des tableaux originaux d'un très-grand prix dont il n'y avoit que des copies dans celui de Roxane, à qui, cependant, dit-on, les originaux appar-

tenoient. Les deux palais se communiquoient par une porte secrète & une galerie souterraine qui déroboit Kodabendé aux regards curieux. »

Il y a ici beaucoup de médifance & même de calomnie. Quant aux tableaux qui décoroient l'hôtel Laffay, aujourd'hui la demeure du président de la Chambre des députés, ils provenoient fans doute du legs que lui avoit fait quelques années auparavant la comteffe de Verrue, cette dame célèbre dont la jeunefse avoit éprouvé tous les genres d'orage, & qui, fille du duc de Luynes, mariée à quatorze ans à un grand feigneur piémontais, perfécutée par un beau-frère devenu éperdument amoureux d'elle, maîtrefse malgré elle du duc de Savoie, avoit fini par donner au diable parents, époux & amants, pour fe réfugier à Paris, au couvent des Bénédictines du *Chaffe* ou *Cherche-Midy*, où elle avoit attendu patiemment la mort du comte de Verrue. Il eut la bonté de fe faire tuer à la funefte bataille d'Hochftet, en 1704. Dès qu'elle eut donné le temps convenable au deuil, elle fortit de fon abbaye, qu'elle n'avoit pas scandalifée, & acheta dans la rue du Regard, à l'extrémité de celle du Cherche-Midi (1), une retraite

(1) M. le comte Clément de Ris, notre confrère, dans une excellente étude fur Mme de Verrue, a parfaitement reconnu l'hôtel que cette dame avoit habité. C'est celui

embellie par le charme bien senti des beaux-arts, des belles-lettres & de l'opulence. Ses nombreux adorateurs la surnommèrent *la dame de volupté*, mais de cette volupté délicate qui n'exclut la vivacité d'aucun plaisir permis. Ajoutons que Saint-Simon, ce juge sévère des travers de la mode & de toutes les incon séquences de son temps, fait un charmant portrait de la comtesse de Verrue chez laquelle n'hésitoient pas à se rendre les gens de la plus haute naissance, &, ce qui vaut mieux encore, de la meilleure société. Mais les cercles pieux, en entendant parler de l'éclat de ces fêtes & du nombre des soupirants de cette ravissante personne, rappeloient avec douleur que dans leur jeunesse, en sortant de Port-Royal, les trois sœurs, Mesdames de Verrue, de Bournonville & de Cessac, s'étant laissé conduire à l'Opéra, n'avoient pu se décider à tourner les yeux une seule fois vers la scène occupée par les danseurs le plus à la mode. Combien elles avoient changé avec le temps ! s'écrioit Madame de Simiane. Quoi qu'il en soit, les étrangers venoient admirer dans l'hôtel du Regard, un excellent choix de livres que les amateurs reconnoissent encore à l'empreinte des armes écartelées de Luynes

qu'occupe aujourd'hui « le Conseil de Guerre. Il est au « coin de la rue du Cherche-Midi. » (*Bulletin du Bibliophile*. 1853, page 598.)

& Verrue. C'est chez Madame de Verrue qu'on aimoit à venir, plus d'une fois chaque semaine, souper, jouer la comédie, ou tout simplement causer, comme on savoit alors le faire. Le marquis de Lassay, si fin connoisseur du mérite des femmes, ne tarda guère à s'y faire bien venir, & telle étoit l'amitié qui régna bientôt entre lui & la Comtesse, que celle-ci morte vers 1736, à peine âgée de 47 ans, lui avoit légué ces tableaux de prix, bientôt placés dans le petit hôtel Bourbon, dont les fots ne manquèrent pas de faire l'objet de conjectures fatiriques.

Le nom de Madame de Verrue n'est pas étranger à l'histoire des mœurs & de la société françoise. Mais il nous faut retourner à l'abbé de Chaulieu dont la dernière passion fut Mademoiselle de Launay, cette femme de chambre de la duchesse du Maine, digne de servir une maîtresse plus aimable & plus sensée. La duchesse du Maine, fille du grand Condé, étoit un étrange composé d'agrémens & d'extravagances. Comme plusieurs femmes de notre temps, dont on veut bien s'occuper, elle avoit la tête ardente & le cœur glacé. Sans cesse à la recherche de distractions, elle ne rencontroit partout que l'ennui. On lui avoit fait un portrait enchanteur de Mademoiselle de Launay, elle voulut la voir, l'attacher à sa personne, & quand elle l'eut bien regardée, écoutée, embrassée : *Ce n'est*



que cela! pensa-t-elle, & dès lors, le meilleur moyen de lui déplaire fut de lui vanter la petite personne. Cependant les gens de lettres admis aux fêtes de Sceaux préféroient souvent à l'entretien inquiet de la Princesse, les observations fines & judicieuses de Mademoiselle de Launay, si bien que peu à peu le petit réduit de la femme de chambre devint aussi recherché que le salon de la Duchesse. Fontenelle, Malezieux, Sainte-Aulaire, mais avant tous les autres l'abbé de Chaulieu s'étoient pris d'affection pour Mademoiselle de Launay, & l'Abbé, dont l'habitude étoit de parler d'amour à défaut de mieux, n'avoit pas tardé longtemps à lui adresser des hommages qui la flattèrent sans lui donner un sujet sérieux de craindre. Elle tendit la main au vieillard, le remercia, lui promit de l'aimer, l'assura même de la parfaite liberté de ses sentiments, & c'est ainsi qu'on vit un octogénaire aux genoux d'une fille encore jeune qui, sans se compromettre le moins du monde, avoit l'air de partager les émotions qu'elle inspiroit. De notre temps nous avons vu la sage, aimable & brillante comtesse du Cayla, inspirer une passion non moins extraordinaire, dont n'eut pourtant jamais à s'inquiéter, en dépit des bruits de l'antichambre, la délicatesse de celle qui en étoit l'objet. Ne pouvoit-elle pas dire, en effet, comme Mademoiselle de Launay : « N'ayant d'autres ressources que ses soins, mon vieil amant les

« redoubloit sans cesse. Il m'écrivoit tous les
 « matins.... La lettre étoit pour savoir mes
 « volontés, & quand je préférois son carrosse
 « à sa personne, il me l'envoyoit sans mur-
 « mure.... J'avois la puissance despotique sur
 « toute sa maison. On a rarement l'autorité en
 « main sans en abuser.... Enfin, il me fit con-
 « noître qu'il n'y a rien de plus heureux que
 « d'être aimée de quelqu'un qui ne compte
 « plus sur soi & ne prétend rien de vous. »

Maintenant, à toutes ces grandes maisons qui, dans Paris, s'ouvroient aux écrivains célèbres & à tout ce qu'il y avoit de plus distingué dans la société françoise, il faut ajouter le salon de la marquise d'Uffé.

Dans la rue Saint-Honoré, un peu au delà de Saint-Roch, on remarquoit un grand & bel hôtel dont les jardins se prolongeoient jusqu'au fameux manège & donnoient la plus belle vue imaginable sur la Seine & le faubourg Saint-Germain (1). C'est là qu'habitoit, en 1692, le fils d'un financier, ancien contrôleur de la maison du Roi, qui, sans trop de contradiction, mais pourtant de sa propre autorité,

(1) Voyez Germain Brice, *Description de Paris*, édition de 1706, tome I, page 157. On y fait la description de deux cercueils en marbre, rapportés d'Égypte par le Père Kircher & que M. d'Uffé avoit ensuite fait transporter à Uffé.

avoit fait de la terre d'Ussé, en Touraine, aujourd'hui la propriété du troisième des héros du nom de La Rochejacquelein, un petit marquisat. Le jeune Louis Bernin de Valentiné étoit donc marquis d'Ussé : inépuisable faiseur de petits vers, amateur de tous les beaux-arts & plus tard grand partisan de l'alchimie, quand le duc d'Orléans, neveu du Roi, eut mis à la mode les recherches de cette espèce. M. d'Ussé, d'ailleurs, étoit un homme aimable, opulent, généreux.

Il avoit, au commencement de cette année 1692, épousé la fille aînée de l'illustre Vauban ; Jeanne-Françoise Le Prestre n'avoit pas alors atteint sa quinzième année. C'étoit une enfant remarquable par sa vivacité, ses grâces & son étourderie : nous pouvons déjà reconnoître une esquisse de ce caractère dans les vers que Madame des Houlières lui adressa quelques jours avant la conclusion du mariage.

Quelqu'un qui n'est pas votre époux,
Et pour qui cependant, soit dit sans vous déplaire,
Vous sentez quelque chose & de vif & de doux,
Me disoit l'autre jour de prendre un ton sévère
Pour... mais dans vos beaux yeux je vois de la colère ;
Loin de gronder, apaisez-vous,
Ce quelqu'un n'est, Iris, que votre illustre père.

« Elle papillonne toujours, »
Me disoit ce grand homme, « & rien ne la corrige :
« En attendant qu'un jour la raison la dirige,

„ Elle auroit grand besoin de quelqu'autre secours.
 „ Employez tous les traits que fournit la satire
 „ Contre une activité qui, du matin au soir,
 „ La fait courir, sauter & rire. „
 Affez imprudemment je lui promis d'écrire;
 Car quelle raison peut valoir
 Contre un léger défaut que la jeunesse donne,
 Et que je ne connois personne
 Qui ne voulust encore avoir !

Avecques quatorze ans écrits sur le visage,
 Il vous feroit beau voir prendre un air sérieux !
 Ne renversez point l'ordre établi par l'usage,
 Eh ! que peut-on faire de mieux
 Que de folâtrer à vostre âge ?

 Par exemple, voici des faits
 Affez connus pour qu'on s'y fonde.
 Les zéphirs, les ruisseaux ne s'arrêtent jamais,
 Par leur activité perdent-ils leurs attraits ?
 Contre elle est-il quelqu'un qui gronde ?
 Et voit-on qu'on trouve mauvais
 Que ce Dieu que déjà vous fournissez de traits,
 Aille sans cesse par le monde
 Troubler des cœurs l'heureuse paix ?...

Comme la bonne foi dans mes discours éclate,
 Je ne vous dissimule pas
 Qu'en suivant mes conseils on peut faire un faux pas,
 Et que l'affaire est délicate.
 Ils sont bons cependant ; mais, jeune & belle Iris,
 Il ne faut point que je me flatte,
 Le temps diminuera leur prix.
 Ainsi quand vous voudrez savoir ce que j'écris,
 Regardez-en toujours la date.

De Paris, la veille des Rois,

L'an mil six cent quatre-vingt-douze,
Temps où par de sévères lois
L'Église deffend qu'on épouse.

Ces vers d'une facture profaïque sont pourtant inspirés par une pensée très-fine & très-ingénieuse ; le reproche est transparent sous la flatterie qui le couvre. C'est le privilège des esprits délicats & sincères de savoir à propos distribuer quelques grains de louange pour faire passer les avis les plus sages, & les vérités les moins agréables. Ainsi la marquise d'Uffé, d'ailleurs heureusement douée, pouvoit être taxée de ce que nous appellerions *inconséquence*. Cela ne l'empêcha pas d'être bientôt une des femmes les plus recherchées. Sa maison devint le rendez-vous de la Cour & de la Ville : on y trouvoit ce qui toujours aura le privilège d'attirer, j'entends la conversation, les bals & les concerts. Madame de Simiane, cette aimable Pauline de Grignan que nous autres, adorateurs de Madame de Sévigné, portons dans notre cœur à cause de sa grand-mère, étoit liée d'amitié avec Madame d'Uffé. Il reste un souvenir de cette intimité dans quelques versiculets assez jolis, adressés à Madame de Simiane, dans le temps où les femmes *comme il faut* avoient choisi pour mot de passe, le goût, la passion — de l'eau-de-vie, penserez-vous ? non ; les petits barillets pendus à la ceinture étoient déjà surannés : mais des *carottes* de abac, que tous les jolis nez pri-

foient avec d'autant plus d'intrépidité qu'ils se croyoient mieux en vue. La marquise de Simiane, en quittant Paris, chargea son amie de lui faire sa provision de tabac, & voici comme Madame d'Uffé s'étoit acquittée d'une commission aussi importante :

Je n'ai point oublié que vous m'avez choisie
 Pour satisfaire un de vos sens.
 C'est un des plus indifférens
 Pour les plaisirs de cette vie.
 Aussi, malgré les bruits que de vous on publie,
 Si vous eussiez formé l'envie
 De les rendre tous bien constans,
 Je crois que votre cœur, dans cette fantaisie,
 Eût, sans balancer plus longtems,
 Envisagé d'autres talens
 Que ceux d'une chétive amie.
 Mais vous n'avez que de petits besoins,
 Et le seul odorat est chez vous en souffrance.
 Vous imaginez-vous que mes yeux souffrent moins,
 Éloignés de votre présence ?
 Je ne puis cependant vous voir en pénitence ;
 Je vais vous soulager : pour toute récompense
 De mon tabac & de mes soins,
 J'exigerai de vous, trop aimable Corinne,
 Que votre belle main quelquefois se destine
 A me marquer de tendres sentimens,
 Tous vos plaisirs, tous vos amusemens,
 Dussé-je y voir dépeints Satan & sa malice ;
 Car dans l'oïiveté des champs,
 Il faut permettre un peu de vice.

Les dernières éditions des Lettres de Madame de Sévigné nous ont conservé la réponse de Madame de Simiane, malheureusement sans

nous indiquer à quelle date les deux lettres se rapportent :

Donner de bon tabac, & faire encore entendre
 Les doux accens de votre voix,
 N'est-ce pas là vouloir surprendre
 Deux de mes sens tout à la fois?
 Et quand je me souviens combien votre présence
 A souvent enchanté mes yeux,
 Je vois que de cinq sens je n'en ai plus que deux
 Qui soient hors de votre puissance.
 Je les emporte donc aux champs,
 Sans en vouloir faire d'usage;
 Car j'ai résolu d'être sage :
 Ne suis-je pas bientôt en âge
 De faire de pareils serments?
 Mais de tous ceux que je puis faire,
 J'en atteste aujourd'hui les dieux,
 Celui de vous aimer & celui de vous plaire
 Seront ceux, belle Iris, que je tiendrai le mieux.

Peut-être trouverons-nous plus d'intérêt dans le mince volume où les deux épîtres ont pour la première fois été insérées.

Ce recueil parut en 1715, moins de deux ans après la mort prématurée de la marquise d'Uffé, sous le titre de : *Portefeuille de Madame***, contenant divers opuscules tant en prose qu'en vers*. Ballard, in-12°. C'est un mélange de vers de société dont M. d'Uffé pourroit bien avoir été l'éditeur. On y remarque plusieurs morceaux de Madame de Simiane ; une foule de billets & de vers galants qui lui sont adressés sous le nom de *Corinne*, enfin d'autres vers faits ou inspirés

par la jeune marquise d'Uffé, sous les noms de *Climène*, *Célimène*, *Annette* & *Iris*. Une certaine *Olympe* y vient aussi débiter & recevoir des compliments, & je la soupçonne de ne pas être différente de la fameuse *Olympe* ou *Pimpette* Dunoyer, immortalisée par la passion passagère & transie du jeune Arouet. Le *Portefeuille de Madame* *** contiendrait donc beaucoup de vers de Voltaire non encore reconnus. On se souvient de ceux qu'il écrivoit au commencement d'une lettre à Pimpette, le lendemain d'une visite qu'elle lui avoit faite déguisée en cavalier; on peut les revoir au début des éditions de la Correspondance. Nous trouvons dans le *Portefeuille* un autre madrigal sur *Olympe en garçon* :

Un soir la reine de Cythère
 Voyant la jeune Olympe habillée en garçon,
 Avec rapidité descendit de sa sphère
 Croyant surprendre Cupidon.
 Olympe ôta son masque. Oui, c'est l'amour lui-même
 Qui vient de lever son bandeau;
 Mais y regardant mieux : Mon erreur est extrême,
 Dit-elle en soupirant, mon fils n'est pas si beau.

Ce madrigal n'est pas fort bon non plus que sept à huit autres pièces adressées à la même divinité; mais Voltaire n'avoit alors que dix-sept ans, & les quatorze lettres à Olympe Dunoyer valent moins encore. Ajoutons qu'à cet âge il dut faire beaucoup de vers & qu'on

en a reconnu un fort petit nombre. Ajoutons aussi que la maison de Madame d'Ussé fut une des premières dans lesquelles se montra le grand écrivain prédestiné.

Longtemps avant qu'on ne parlât de Voltaire, Jean-Baptiste Rousseau avoit été présenté à Madame d'Ussé, & n'avoit pas tardé à contribuer à l'agrément de la plupart des fêtes dont cette maison étoit devenue le centre. Il s'y rendit bientôt indispensable. Tandis que l'époux faisoit des vers que le véritable poète vouloit bien trouver agréables, la Marquise exécutoit de la bonne musique avec Desmarests & Regnier, elle dispoisoit un théâtre, distribuoit les rôles & chargeoit Rousseau de s'entendre avec M. de Saint-Gilles, le moufquetaire, pour les Prologues de circonstance. On parla longtemps d'une représentation de *l'École des maris*, jouée vers 1695, en présence de M. le duc de Chartres. La pièce de Molière fut précédée d'un prologue ; Apollon y paroissoit au milieu de sa cour, Rousseau en remplissoit le rôle. Madame d'Ussé avoit choisi celui de Thalie & l'auteur (sans doute Saint-Gilles) avoit doué la Muse des petits travers de celle qui la représentoit. Melpomène & Thalie s'y prenoient ainsi de querelle :

MELPOMÈNE.

Croyez-vous que ce soit un talent fort utile
De badiner à tout propos ?

THALIE.

Vous imaginez-vous qu'il soit bien difficile
De faire bâiller des héros?... .

MELPOMÈNE.

Vous êtes ma cadette au jugement de tous,
Et l'on est modeste à votre âge.

THALIE.

Si je suis plus jeune que vous,
Ne vous étonnez pas si je plais davantage.

Dans une autre scène, Gilotin, souffleté par
Thalie, faisoit ainsi le portrait de la dame char-
gée du rôle :

C'est un papillon en furie,
Un tourbillon qui se fait admirer,
Un solide léger, un feu, des étincelles,
Des roses & des lis garnis de deux prunelles.
La douceur de Vénus, la fierté de Tarquin,
Le chant séducteur des Sirènes,
L'éloquence de Démosthènes,
La gentillesse d'Arlequin.

Ces vers assez médiocres appartiennent au
Mousquetaire, & nous ne les rapporterions pas
s'ils ne retraçoient le portrait de Madame d'Uffé
tel que déjà nous le faisoit soupçonner Madame
Des Houlières. Dans toutes ces galanteries,
nous ne voyons pas que la Marquise ait
été douée d'une véritable beauté : toutefois
Rousseau ne la vit pas sans émotion ; &
comme le moindre défaut des poètes est une
discretion excessive, il nous a laissé de sa pas-
sion des témoignages nombreux & irrécusa-

bles. Sous les noms de Caliste, de Themire & d'Iris, Madame d'Ussé conduisit pendant plusieurs années sa plume & colora ses tableaux. Et quand on le voit adresser en ce temps-là d'ingénieux compliments à l'époux, il est permis de penser qu'il cède encore au désir de plaire à la Marquise. Dans les cas ordinaires, il n'est pas aussi indulgent. Il y avoit, au reste, entre les deux amis, réciprocité de rimmes courtoises. Par exemple, un jour que Rousseau jouissoit dans la terre d'Ussé de tous les plaisirs de la belle saison, le Marquis lui envoya de Paris une lettre mêlée de vers & de prose, & Rousseau mit en tête de sa réponse le huitain que tout le monde a retenu :

Maitre Vincent le grand faiseur de lettres
Si bien que vous n'eût su prosaïser ;
Maitre Clément, le grand faiseur de mètres,
Si doucement n'eût su poétiser.
Phébus adonc va se désabuser
De son amour pour la docte fontaine ,
Et connoitra que pour bon vers puiser,
Vin champenois vaut mieux qu'eau d'Hippocrène.

Ce huitain a été l'occasion de bien des méprises ; dans les éditions défavouées par Rousseau, on le fait adresser à l'abbé de Chaulieu, & tous les éditeurs de Chaulieu n'ont pas manqué de les insérer dans leurs préfaces, comme un nouveau titre de gloire pour l'aimable épicurien. M. Amar a fortifié cette erreur en disant que bien à tort dans la plupart des

éditions, cette épigramme étoit adressée à M. d'Ussé ; le dernier vers ne laissant aucun doute sur sa véritable destination. La raison pourra sembler un peu singulière : car enfin comment M. Amar favoit-il que M. d'Ussé aimât le vin de Champagne moins que l'abbé de Chaulieu ? Il est certain que le premier faisoit des vers autant, sinon aussi bien que le second. M. d'Ussé, d'ailleurs, avoit une grande réputation de poète-amateur : Titon du Tillet lui donne une belle place sur le *Parnasse françois* ; Voltaire a fréquemment loué sa prose & ses vers ; dans un endroit il le campe même sans trop de façon entre le fameux chimiste Homberg & l'immortel Despréaux.

Mais la réponse de Rousseau devoit ôter sur l'attribution toute espèce d'incertitude :

« Je fais, Monsieur, l'étroite sympathie
 « qu'il y a toujours eu entre vous & le vin de
 « Champagne : & je vois par l'Épître que vous
 « m'avez fait l'honneur de m'écrire, que vous
 « n'avez point perdu cette louable inclina-
 « tion. Vous en avez bu, beau fire, & du
 « meilleur.... Sérieusement je n'ai rien vu de
 « plus agréable que la lettre dont vous m'a-
 « vez honoré : on ne parle d'autre chose à
 « Ussé & aux environs, & chacun vous trouve
 « soit en prose, soit en rime : *Laurea donandus*
 « *Apollinari*.... Adieu, Monsieur ; nous partons
 « d'ici vendredi : vous aurez lundi au soir le

« plaisir de revoir Madame d'Uffé, & moi celui
 « de vous embrasser & de vous assurer de mon
 « respect & de mon attachement.

« *P.-S.* Vous n'aurez pour vos vers qu'une
 « petite épigramme que Madame d'Uffé croit
 « qui est faite pour elle. C'est vous donner des
 « sous marqués (1) pour des pistoles d'Espa-
 « gne. »

A cette lettre étoit jointe le charmant di-
 zain que voici :

Quels sont ces traits qui font craindre Caliste
 Plus qu'on ne craint Diane au fond des bois ?
 Quel est ce feu qui brûle à l'improviste,
 Ravage tout, & met tout aux abois ?
 Seroit-ce feu Saint-Elme ou feu grégeois ?
 — Nenni. — Ce sont flèches, ou je m'abuse ?
 — Encore moins. — C'est donc feu d'arquebuse ?
 — Non. — Et quoi donc ? — Ce sont regards coquets,
 Jeux de prune en qui flamme est incluse,
 Et brûlent mieux qu'arquebuse & mousquets.

Il semble que rien n'étoit facile comme de
 saisir le sens & reconnoître la date de cette lettre.
 Elle devoit avoir été écrite au château d'Uffé,
 à M. d'Uffé, dans les dernières années du
 dix-septième siècle, au temps des relations de
 notre poète avec M. & Madame d'Uffé. Eh
 bien ! les éditeurs des Lettres de Rousseau
 n'ont-ils pas été la dater *de Vienne*, le 13 mai
 1719 ! sans se préoccuper du madrigal du

(1) *Sous marqués* ou sous parisis.

Retour à Paris, & de la mort de Madame d'Uffé, arrivée en 1713.

On vient de voir que cette jeune femme, à l'exemple des princesses & des dames de la Cour, se livroit volontiers aux exercices de la chasse. Rousseau la suivoit volontiers dans ses excursions forestières, monté sur un cheval recommandable sans doute par le calme de ses mouvements, & muni d'une arme plus précieuse à cause de sa légèreté que par la sûreté de son jeu. Dans l'intervalle des arrêts silencieux que commandoient les battues, le poète crayonnoit des dizains tels que celui-ci :

Quand sur Bayard, par bois & sur montagne,
A giboyer vous prenez vos ébats,
Dieux des forêts d'abord sont en campagne,
Et vont en troupe admirer vos appas.
Amis silvains, ne vous y fiez pas :
Car ses regards sont souvent pires niches
Que feu ni fer ; & cœurs en tels pourchas
Risquent au moins autant que cers ni biches.

Revenant un autre jour de la chasse, il lui exprima plus tendrement son respectueux amour :

Céphale un soir devoit s'entretenir
Avec l'Aurore, au retour de la chasse.
Il vous rencontre, & de son souvenir,
En vous voyant le rendez-vous s'efface.
Qui n'eût pas fait même chose à sa place ?
J'eusse failli comme lui sur ce point ;

C 1

Mais le pauvre (mal tient qui trop embraise),
Perdit l'Aurore & ne vous gagna point.

D'autres madrigaux furent composés à l'occasion d'un baïser & dans le temps d'une maladie assez grave à laquelle peut-être l'amour n'étoit pas étranger. Ceux qui n'ont jamais senti les effets de cette passion contesteront son influence sur la santé d'un poète. D'autres seront mieux disposés à croire Jean-Baptiste Rousseau, quand, pour garants de sa parole, il écrit des vers tels que ceux-ci :

Prêt à descendre au manoir ténébreux,
Jà de Caron j'entrevois la barque,
Quand de Thémire un baïser savoureux
Me rendit l'âme & vint frauder la Parque.
Lors de son livre Eacus me démarque,
Et le nocher tout seul l'onde passa.
Tout seul ? je faux, mon âme traversa
Le fleuve noir : mais Thémire, Thémire,
En ce baïser dans mes veines glissa
Part de la sienne avec quoi je respire (1).

Peu de jours après, Madamed'Ussé assistoit à la représentation de l'opéra d'*Alcide*, musique

(1) Au lieu de *Thémire*, plusieurs éditions portent *Caliste*. Mais soit pour ne pas compromettre Madame d'Ussé qu'il avoit déjà chantée sous ce dernier nom, soit pour rendre la rime meilleure, Rousseau préféra *Thémire* & *respire*, aux rimes *Caliste* & *subsiste*.

du fils de Lulli. Rousseau lui glissa les vers suivants :

Non, ce n'est point la robe de Nessus
Qui consuma l'amoureux fils d'Alcmène,
Ce fut le feu de cent baisers reçus
Qui dans son sang couloit de veine en veine.
Il en mourut. Et la nature humaine
En fit un dieu que l'on chante aujourd'hui.
Que de mortels, si vous vouliez, Climène,
Mériteroient d'être dieux comme lui !

Cet autre dizain courut le monde & fut mis en chant :

Par un baïser ravi sur les lèvres d'Iris
De ma fidèle ardeur j'ai dérobé le prix ;
Mais ce plaisir charmant a passé comme un songe :
Ainsi je doute encor de ma félicité ;
Mon bonheur fut trop grand pour n'être qu'un mensonge,
Mais il dura trop peu pour une vérité.

Malheur à qui seroit insensible au charme de pareils vers, & qui leur préféreroit la plus jolie canzone de Pétrarque ou la plus irréprochable élégie de Parny.

Le dizain suivant rappelle toute la coquetterie mignarde des poètes de François I^{er}. Peut-être Rousseau le fit-il pour le plaisir de les imiter, autant que pour parler de son amour à Madame d'Uffé.

Ce traître amour prit à Vénus sa mère
Certain bijou pour donner à Ppsyché ;
Puis dans les yeux de celle qui m'est chère

S'enfuit tout droit, se croyant bien caché.
Lors je lui dis : Te voilà mal niché,
Petit larron, cherche une autre retraite ;
Celle du cœur sera bien plus secrète.
Vraiment ! dit-il, ami, c'est m'obliger ;
Et pour payer ton amitié discrète
C'est dans le tien que je vais me loger.

Que de perfection cependant dans la facture de ces dix vers ! comme ces rimes, toutes riches qu'elles sont, semblent d'elles-mêmes répondre à la pensée ! que le dernier distique est charmant ! & dans cette *amitié discrète*, quelle allusion délicate au silence que l'amant avoit jusqu'alors gardé, & qu'il eût bien souhaité qu'on l'invitât à rompre ! Quand on ne rattache pas ces aimables badinages à des souvenirs réels, on n'en peut sentir le prix ni le mérite. Ainsi, la Caliste de Rousseau étant, nous le savons, d'un extrême enjouement & d'une grande mobilité d'esprit, nous reconnoissons les soucis que donnoit au poète cette légèreté, cette inconstance, dans le dizain suivant :

Sur ses vieux jours la déesse Vénus
S'est retirée en un saint monastère ;
Et de ses biens, propres & revenus,
Ainsi que vous m'a nommé légataire.
Or, de ce legs, signé devant notaire,
L'exécuteur fut l'aîné de ses fils.
Mais le matois n'en prit pas son avis,
Et se laissa corrompre par vos charmes.
Il vous donna les plaisirs & les ris,
Il m'a laissé les soupirs & les larmes.

Une autre fois encore, il envoya à sa chère marquise le dizain suivant :

Soucis cuifans, au partir de Caliste
 Jà commençoient à me supplicier,
 Quand Cupidon qui me vit pâle & triste
 Me dit : Ami, pourquoi te soucier ?
 Lors m'envoya pour me solacier
 Tout son cortège & celui de sa mère ;
 Songes plaisants & joyeuse chimère,
 Qui m'enseignant à rapprocher le temps,
 Me font jouir, malgré l'absence amère,
 Des biens passés & de ceux que j'attends.

Ce madrigal charmant n'a pas trouvé grâce devant M. Amar. *Supplicier*, dit-il, présente l'idée révoltante d'un criminel qu'on mène au supplice. — M. Amar oublie qu'un homme *supplicié* est du jargon moderne & signifie un *bomme fait mourir*. Au temps de Rousseau on ne parloit pas ainsi ; le mot qui avoit vieilli rappeloit simplement à l'esprit l'idée de molester, tourmenter. « *Soucier* & *solacier*, ajoute M. Amar, sont des *créations* malheureuses & *bizarres*, qui appauvrissent le vieux langage. » Quoi ! le vieux langage d'où ils viennent ! car ces deux mots sont fort anciens, & nous aurions dû les garder à la suite de Lafontaine :

Penses-tu que ton titre de roi
 Me fasse peur ou me soucie ?

Mais laissons M. Amar, & revenons au commencement du dix-huitième siècle. Pendant

une semaine, un mois, les dames s'étoient avifées de reprendre les fuseaux & les rouets. Le charmant conte de Senecé, *Filer le parfait amour*, qu'Alfred de Musset a, de notre temps, traduit en bonne prose, venoit de paroître & fans doute, n'avoit pas dû nuire à cet engouement passager. Madame d'Uffé, déjà marquise, devoit adopter, une des premières, cette occupation pastorale : Rousseau, la voyant filer, écrivit sous ses yeux :

Ce ne font plus les trois sœurs de la fable,
Qui de nos jours font tourner le fuseau.
Une déesse aux mortels plus affable
Leur a ravi le fatal écheveau.
Mais notre sort n'en fera pas plus beau
D'être filé par ses mains fortunées;
L'amour, hélas! armé de leur ciseau
Mieux qu'Atropos tranchera nos années.

Le huitain suivant, né fans doute d'une plaisanterie de Madame d'Uffé, n'a guère d'autre mérite que sa forme élégante & facile :

De ce bonnet façonné de ma main
Je te fais don, me dit un jour ma belle,
Sache qu'il n'est roi ni prince romain
Qui n'enviât faveur si solennelle.
— Malheur plutôt, dis-je, à toute cervelle
Que vous coiffez; le grand diable s'y met.
— Va, va, j'en coiffe assez d'autres, dit-elle,
Sans leur donner ni toque ni bonnet.

Rousseau dit dans un endroit de ses lettres,

qu'avant de tourner une épigramme, il feroit bon d'essayer dans la conversation l'effet de la pointe qui doit la terminer. Si le mot ne faisoit pas l'auditeur, c'est qu'il ne doit pas servir de pivot au dizain. Ce précepte du maître de l'Épigramme est judicieux ; mais il faut admettre quelques exceptions. Certains traits fort plaisants dans la conversation par l'à-propos des sentiments qui circulent, perdent souvent de leur mérite, en perdant cet à-propos. Le bon mot est un diamant qu'il faut savoir bien enchâsser. Par exemple, il étoit plaisant de comparer les croissantes rigueurs d'une maîtresse à l'œuf auquel l'ardeur du feu communique une dureté plus grande. Mais la difficulté vaincue des rimes en *oque* donne au huitain fait sur cette pensée un air de singularité déplaisante & quelque peu burlesque :

Qui vous aimant, ô fantasque beauté,
Veut obtenir amitié réciproque,
Y parviendra par mépris affecté
Mieux que par soins ni gracieux colloque.
Car je connois votre cœur équivoque,
Respect le cabre, amour ne l'adoucit,
Et ressemblez à l'œuf cuit dans sa coque,
Plus on l'échauffe & plus se rendurcit.

Voltaire fit de cette plaisanterie, plus spirituelle que délicate, un gros reproche à Rousseau qui, d'ailleurs, ne la jugeoit pas digne de lui, puisqu'il l'avoit d'abord écartée de l'édition

de Soleure. Une forte de gageure lui en avoit fait choisir les rimes ; l'épigramme ne devoit pas survivre à l'occasion qui l'avoit inspirée. Arrêtons-nous plutôt sur l'*Ode à Philomèle* dans laquelle il a voulu peindre discrètement à Madame d'Uffé l'état de son cœur. Il n'y a pas dans notre langue de stances plus pures & mieux composées ; c'est celles que Voltaire plus impartial auroit dû présenter au *Dieu du goût*.

Pourquoi, plaintive Philomèle,
Songer encore à vos malheurs,
Quand pour apaiser vos douleurs
Tout cherche à vous marquer son zèle ?

L'univers à votre retour
Semble renaitre pour vous plaire,
Les Dryades à votre amour
Portent leur ombre folitaire ;

Loin de vous l'aquilon fougueux
Souffle sa piquante froidure ;
La terre reprend sa verdure,
La ciel brille des plus beaux feux.

Pour vous l'amante de Céphale
Enrichit Flore de ses pleurs ;
Le zéphir cueille sur les fleurs
Les parfums que la terre exhale.

Pour entendre vos doux accents,
Les oiseaux cessent leur ramage
Et le chasseur le plus sauvage
Respecte vos jours innocents.

Cependant votre âme attendrie
Par un douloureux souvenir,
Des malheurs d'une sœur chérie
Semble toujours s'entretenir.

Hélas ! que mes tristes pensées
M'offrent des maux bien plus cuisans !
Vous pleurez des peines passées,
Je pleure des ennuis présents.

Et quand la nature attentive
Cherche à calmer vos déplaisirs,
Il faut même que je me prive
De la douceur de mes soupirs.

Et cet auteur de tant de vers purs, tendres
& délicats, Voltaire & M. Sainte-Beuve n'ont
pas craint de l'accuser de manquer d'abandon
& de sensibilité !

Peut-être ne pensa-t-il jamais à franchir auprès de Madame d'Uffé les bornes de la galanterie & d'une tendresse respectueuse. Il aimait le mari qui, tout en se partageant entre le commerce assez ingrat des Muses & des essais malheureux d'alchimie, tenait sans doute à l'affection exclusive de sa brillante épouse. Rousseau fut-il adorateur exigeant, fut-il amant heureux ? Nous n'avons aucun moyen de traiter ce point délicat. Plusieurs passages de ses Poésies pourroient seulement permettre de croire d'un côté aux espérances d'une passion bien accueillie, de l'autre aux inquiétudes d'une jalousie véritable. Par



exemple ne seroit-ce pas de M. d'Uffé qu'il s'agiroyt dans les vers suivans :

Ce pauvre époux me fait grande pitié ;
Incessamment son diable le promène :
Au moindre mot que nous dit sa moitié ,
Il se tourmente, il sue, il se démène.
Fait-elle un pas ? le voilà hors d'haleine ;
Il cherche, il rôde, il court de çà, de là.
Eh ! mon ami, ne prens pas tant de peine,
Tu serois bien duppé sans tout cela.

Je dirai plus : *L'Épître à Madame d'Uffé sur l'amour*, & l'envoi de cette Épître à M. d'Uffé ne sauroient lever tous les soupçons d'un commerce intime. Il est dans l'ordre des choses possibles que, pour soulager les inquiétudes du mari, le poète ait affecté de vouer un culte exclusif à ce qu'on est convenu d'appeler *l'amour platonique*. En rappelant avec enthousiasme tous les charmes de l'union des âmes, il est assez rare qu'on nuise aux intérêts d'une union beaucoup moins angélique, & ce lien des âmes, lancé, comme le dit une niaise chanson de nos jours :

Lancé des cieux pour unir deux amants,

n'est guère moins insaisissable que les cinq propositions de Jansenius. L'Épître de Rouffeau ne prouve donc rien & ne veut rien prouver. Elle étoit précédée de la lettre suivante au marquis d'Uffé :

« Il y a longtemps, Monsieur, que je songe

« à mettre en vers la matière d'un des plus
 « sublimes dialogues de Platon, & je ne pou-
 « vois l'appliquer à personne qui le méritât
 « ni qui fût plus capable d'en sentir l'éléva-
 « tion que Madame d'Uffé & que vous....

« Comme le sujet est sérieux & que c'est
 « très-sérieusement que j'ai voulu louer
 « Madame d'Uffé, je n'ai point pris cette fois-ci
 « le langage de Marot, plus propre aux sujets
 « badins qu'à la poésie sublime ; mais j'ai re-
 « tenu sa mesure de vers dont la cadence m'a
 « toujours paru admirable, & qui étant com-
 « posée de deux hémistiches inégaux a, selon
 « moi, une harmonie bien plus variée que
 « celle du vers alexandrin. C'est à vous, Mon-
 « sieur, à en juger aussi bien que de tout l'ou-
 « vrage, que je ne hasarderai point de montrer
 « qu'il n'ait été scellé du sceau de votre ap-
 « probation. »

L'*Épître sur l'amour* est pour le nombre &
 l'harmonie de la versification, une des meil-
 leures de Rousseau. Plusieurs tirades sont res-
 tées dans la mémoire de tout le monde comme
 cette peinture de l'amour sensuel :

D'un foible enfant il a le front timide,
 Dans ses yeux brille une douceur perfide, &c.

Mais le fonds de la thèse est traité comme si
 le poète eût craint de faire une impression
 trop durable. Telle que nous nous représen-
 tons la personne qui l'avoit inspirée, de pa-

reilles inquiétudes étoient mal fondées. Madame d'Uffé avoit trop d'esprit, trop d'usage du monde, trop de penchant vers tous les genres d'honnête badinage pour se laisser prendre sérieusement aux charmes d'un fantôme qui s'évanouit comme une bulle de savon, dès qu'on cesse de le considérer à distance. Rousseau avoit donc un autre but en traitant de l'*amour platonique* auquel il ne croyoit guère; c'étoit de réconcilier le Marquis avec les formes de la galanterie qui recommandoient les abords de son hôtel. Je suppose qu'il réussit & je ne suppose pas qu'il ait eu le pouvoir ou l'intention d'abuser du succès de ses efforts.

Un autre effet, pour le moins aussi précieux, de l'amitié qui unissoit Rousseau aux deux époux, c'est l'*Ode à M. d'Uffé*. Voici quelle en fut l'occasion : A peine les lettres de transmission du titre de marquis avoient-elles été enregistrées, au mois d'avril 1692, que la revocation rigoureuse en fut signée par le Roi, mieux informé sans doute. La famille, profondément accablée de ce coup imprévu, sollicita le retour de la première grâce; mais en dépit du crédit du maréchal de Vauban, elle ne put obtenir de nouvelles lettres qu'au mois de septembre 1700.

D'autres motifs de chagrin vinrent frapper cette maison dans les années suivantes. Leur opulence parut s'évanouir tout à coup & l'on

crut généralement que Madame de Valentiné, belle-mère de la jeune marquise, seroit obligée de vendre son brillant hôtel de la rue Saint-Honoré. Nous en jugeons par une lettre de l'Académicien Callieres, logé dans le même hôtel : « Je ne ferai pas fâché, » écrivoit-il à Madame d'Uxelles le 27 septembre 1696 « qu'on « vende bien l'hôtel où je loge, mais je le « suis très-fort de ce que la maison de Madame « de Valentiné est à vendre ; parce que c'est « mauvais signe pour l'estat de ses affaires. « Elle est fort de mes amies, & a beaucoup « de qualités ; sa maison est une des plus « agréables de Paris, à mon gré, à cause de « sa situation, & je vous en souhaiterois une « pareille, ou celle de Madame d'Olonne qui « a la même vue, pour vous tirer del'obscurité « de la vôtre, qui est d'ailleurs belle & com-
« mode. »

La maison, cette fois, ne fut pas mise en vente. « Je voudrois vous voir dans l'hôtel « de Madame d'Olonne, » écrivoit encore Callieres le 11 octobre 1696, « & je suis bien aise « que ce ne soit pas tout de bon que mon « amie du voisinage voulût vendre sa maison ; « j'en serois très-fâché pour les conséquences (1). »

(1) Correspondance inédite de la marquise d'Uxelles, conservée au Cabinet des Manuscrits de la Bibliothèque impériale. Fonds de Gaignières.

Ce fut probablement vers ce temps-là que pour consoler M. d'Uffé, pour lui rendre l'espérance ou du moins le courage, Rousseau composa la 4^e ode du second livre, dans laquelle auprès de vers négligés on rencontre des stances parfaitement irréprochables. Telles sont les trois dernières, restées dans la mémoire de la postérité.

Ainsi que le cours des années
Se forme des jours & des nuits,
Le cercle de nos destinées
Est marqué de joie & d'ennuis.
Le ciel par un ordre équitable
Rend l'un à l'autre profitable,
Et dans ses inégalités,
Souvent sa sagesse suprême
Sait tirer notre bonheur même
Du sein de nos calamités.

Pourquoi d'une plainte importune
Fatiguer vainement les airs ?
Aux jeux cruels de la fortune
Tout est soumis dans l'Univers.
Jupiter fit l'homme semblable
A ces deux jumeaux que la fable
Plaçait jadis au rang des dieux ;
Couple de déités bizarre
Tantôt habitants du Ténare,
Et tantôt citoyens des cieux.

Ainsi de douceurs en supplices
Elle nous promène à son gré,
Le seul remède à ses caprices
Est de s'y tenir préparé ;
De la voir du même visage,

Qu'une courtisane volage
 Indigne de nos moindres soins;
 Qui nous trahit par imprudence,
 Et qui revient par inconstance
 Lorsque nous y pensons le moins.

On a beau connoître de pareils vers on les relit toujours avec plaisir. Mais ici les éditions données par Gacon nous fournissent de précieuses lumières : contemporain du poëte, il ne faut pas dédaigner les indications qu'il nous fournit, quand l'esprit de parti ne peut avoir été son guide. Il a donc intitulé cette ode : *A M. d'Uffè sur les affaires de sa famille*. Rousseau dans un endroit y parloit de ses ennemis. Mais, quand en 1712, leur triomphe eut mis le comble à ses malheurs, le poëte exilé ne put se résoudre à conserver des stances dont l'événement avoit si cruellement démenti l'ancienne inspiration. Elles suivoient la première des trois que nous venons de citer :

Moi-même à qui l'horreur du vice,
 Jadis, non sans témérité,
 Fit prendre (1) d'une main novice,
 Le flambeau de la vérité.
 Si contre mes rimes sincères
 J'ai vu de honteux adversaires

(1) Gacon a mis :

Chargea la main encor novice.

C'est une faute évidente ; mais je doute que ma correction reproduise le texte véritable.

Lancer tant de traits inouïs,
Loin de gémir de cet outrage
Peut-être je dois à leur rage
Tout le repos dont je jouis.

A force d'exciter ma bile,
Eux-mêmes l'ont su corriger;
J'ai vu qu'il étoit plus facile
De souffrir que de se venger.
Et tel dont ma verve orageuse
Pour prix de sa haine outrageuse
Eût fait un sujet de pitié,
Puni par un mépris paisible
Me laisse seulement sensible
Aux charmes de ton amitié.

Ces vers méritoient certainement d'être reproduits pour le moins en variante, dans les éditions *complètes*. Car ils pouvoient servir à mieux fixer la date de l'ode entière, & éclairer de quelque nouveau jour l'âme du poète. Enfin ils sont d'une excellente facture.

On a vu par la lettre que Rousseau écrivit à M. d'Uffé à l'occasion de l'*Épître sur l'amour* que les poètes du règne de François I^{er} avoient jusqu'alors été ses principaux modèles. Il avoit en effet puisé dans Marot & dans Saint-Gelais, le dessin & les couleurs de sa première manière. Arrêtons-nous un instant sur ce point.

Il est certain que la langue de ces aimables & ingénieux poètes a quelques avantages sur celle du dix-huitième siècle. Elle permet l'emploi pour ainsi dire arbitraire des *articles* &

des *particules conjonctives*. Elle donne aux constructions plus de variété, parfois aussi plus d'élégance. Grâce à ces heureuses licences, le vers français semble reconquérir l'abondante énergie du vers latin. Mais pourquoi la langue du dix-huitième siècle avoit-elle perdu ces avantages; pourquoi s'étoit-elle courbée sous des entraves plus rigoureuses? Parce que les mœurs & les habitudes, la société en un mot n'étant plus la même, l'expression de cette société avoit dû nécessairement changer, sous quelques rapports pour se corrompre, sous d'autres pour toucher de plus près à la perfection. La Cour ne réglant plus sa parlure sur celle des beaux esprits, & les poètes au contraire venant prendre les patrons de la Cour, il en résulta dans le langage une tendance toujours plus grande à la clarté, à l'uniformité, à la rigoureuse observation de certaines constructions. Il y eut une élégance de tournures qui ne dépendit plus du génie particulier des poètes ou des orateurs, & devant laquelle au contraire s'inclinèrent tous les poètes & tous les orateurs. Saint-Gelais, Marot, Ronfart & Rabelais, Henry Estienne & Montaigne, avoient tous écrit avec beaucoup d'art, chacun avec un caractère original, une élégance particulière; la cour de Louis XIV brisa cette liberté républicaine de style, qui se réfugia en Allemagne où l'on n'a pas cessé de la respecter. Depuis ce temps-là, nous avons en

France une langue stationnaire ; & chose remarquable, les bornes mises à la liberté des expressions ne semblent pas avoir exercé sur l'originalité des pensées une mortelle influence. Mais si la lame est restée brillante, acérée, le fourreau, pour n'avoir pas été renouvelé, s'est usé, s'est vermoulu. C'en est fait aujourd'hui de l'ancienne élégance françoise ; il n'y a plus que de rares antiquaires qui comprennent & apprécient la pureté de ses formes évanouies. Quant à nos écrivains le plus vantés, ils parlent anglois, allemand ou grec, &, suivant le caprice ou le besoin de leurs pensées, ils appellent à leur aide le glossaire des médecins, des financiers, des marins & surtout des artistes ; mais, je le répète, ils n'écrivent plus en bon françois. La tâche en feroit pour eux trop longue, trop difficile, & pour *faire sensation*, ils n'ont pas une minute à perdre.

Cependant, malgré les révolutions du goût littéraire, le temps n'a pour ainsi dire rien enlevé de leur fraîcheur aux versiculets du siècle de François I^{er}. Ce fut même par l'effet de son enthousiasme pour ces charmantes bagatelles, que Jean-Baptiste Rousseau fit les épigrammes devenues un des plus brillants fleurons de sa couronne poétique. C'est là qu'en évitant toutes les épines & toutes les aspérités de la muse marotique, il parvint à rendre la vie aux piquantes & naturelles

licences qui font le fel & la grâce particulière du dizain françois. Mais, dès que vous ne badinez plus, les formes de la langue du seizième siècle perdent pour nous tous leurs avantages. C'est là ce que Voltaire, dont le goût étoit naturellement si délicat & si pur, a bien expliqué dans un de ses pamphlets contre Rousseau :

« Quand, dit-il, il faut mettre la raison en
« vers, peindre, émouvoir, ce mélange de la
« langue qu'on parloit il y a deux cents ans &
« de la langue de nos jours paroît un abus
« condamnable. Marot parloit sa langue, il
« faut que nous parlions la nôtre. » (*Conseils à
un journaliste.*) Mais Rousseau fut longtemps
avant d'admettre la justesse de cette distinction. Après avoir ajouté quelque chose à la perfection du dizain de Marot, il crut pouvoir tenter avec le même succès de perfectionner la forme des ouvrages de plus longue haleine ; & pour conserver, même en imitant, le caractère d'écrivain original, il introduisit dans la littérature françoise un genre de poëme entièrement nouveau qu'il décora du nom d'Allégories. Dans l'*Opéra de Naples* & le *Masque de Laverne*, il recourt à la langue de Marot : mais au lieu de l'*élégant badinage* que cette langue exprime avec bonheur, il y donne entrée à la satire personnelle & chagrine. On ne lit pas les épîtres de Marot contre le rimeur Sagon, on ne doit pas lire avec plus de plaisir

celles de Rousseau contre Pic & Franchine. Il fut plus heureux dans sa troisième allégorie. Aucun des éditeurs de Rousseau ne s'est aperçu jusqu'à présent qu'elle avoit été faite pour le salon de Madame d'Uffé. Et si nous ignorions les passe-temps ordinaires de cette maison, la jeunesse, l'enjouement & la coquetterie de la nymphe Vaubanie, si nous ne reconnoissions en elle la fille de l'illustre Vauban, nous lirions sans intérêt la *Volière*, & nous pourrions n'y voir avec Amar, qu'une froide kyrielle de fadeurs usées. Mais telle ne dut pas être l'opinion de Madame d'Uffé, & nous qui sommes entrés dans la grande familiarité de cette aimable femme, nous nous rapprochons beaucoup de sa manière de voir. A notre avis donc, la *Volière* est digne des bonnes pièces de Lafontaine. Les seules taches que nous y ayons remarquées se trouvent au début, dans quelques obscurités de construction & quelques rimes étranges & marotiques. Encore Voltaire qui les a tant reprochées à Rousseau les eût-il retrouvées dans Chaulieu, à son avis le premier des poètes négligés.

Qui voudra voir cicognes attroupées
Doit naviguer sur l'Hebre Thracien....
Mais si quelqu'un de l'espèce emplumée
Qu'on nomme amours a curiosité (1),

(1) Ces deux vers présentent un sens embarrassé : Si

Paris tout seul doit être visité,
 Ville ne fut de tant d'amours semée;
 Pour ce seul point, croirois qu'on l'a nommée
Paris sans pair (1). Or, sans obscurité
 Expliquons-nous. C'est qu'en cette cité,
 De cent palais, de cent hôtels fournie,
 Est un hôtel entre tous exalté,
 Non pour loger richesse & vanité,
 Lambris dorés, peinture bien finie,
 Lits de brocard, ou telle autre manie,
 Mais pour loger la nymphe Vaubanie,
 En qui reluit gentillesse, beauté,
 Noblesse d'âme, hilarieux génie,
 Et don d'esprit, par-dessus l'or vanté.

En ce lieu donc, amours de tout plumage,
 De tout pays, de tout poil, de tout âge,
 Des bords de l'Elbe & des rives du Tage
 De toutes parts viennent se rallier,
 Tels que pigeons volant au colombier.
 Il en arrive & de France & d'Espagne,
 Et d'Italie & du nord d'Allemagne,
 Ceux-là petits, mais alertes & vifs,
 Ceux-ci plus grands, mais lourds, froids & massifs.
 Et ce qui plus l'attention réveille
 Quand vous voyez ces petits enfans,
 C'est qu'ils sont tous différents à merveille,
 Car il en vient de toutes les façons.
 Amours pimpants, frisques & beaux garçons,
 Petits amours à face rechignée,
 Amours marquis & de haute lignée,

*quelqu'un est curieux de voir l'espèce emplumée qu'on nomme
 amours.*

(1) Dans toutes les anciennes histoires & cartes de Paris, on fait que tel est le *motto* de la ville.

Amours d'épée, amours de cabinet,
Amours de robe & portant le bonnet,
(D'iceux pourtant est petite poignée);
Tous vont chez elle employer la journée.
Amours barbons y font même leur cour,
De vieux dictons, logique & beaux discours
Tout hérissée : enfin toute l'année
Dimanche ou non s'y tient foire d'amours.
Comme l'on voit en l'automne première
Feuilles à tas dans l'Ardenne pleuvoir,
Ou bien oiseaux voler par fourmillière
Sur un grand pin qui leur sert de dortoir.
Ainsi voit-on du matin jusqu'au soir
Petits amours, oiseaux de sa volière,
Pleuvoir en foule à ce gentil manoir :
Et fait bon voir attroupés autour d'elle
Tous ces oiseaux leur plumage étaler,
Se rengorger, piaffer, caracoler,
Toujours sifflant chançon & ritournelle
Et petits airs, langage de ruelle.
Puis jeux badins, volatille nouvelle
De gentillesse avec eux disputer,
Voler soupirs & petits soins trotter
Par le logis, or (1) frétilant de l'aile,
Or de la queue, or des pieds tricoter,
Danser, baller, tripudier, sauter.
Oncques ne fit le vrai Polichinelle
Semblables tours. Ainsi dans la maison,
Joyeusetés, farces, badineries,
Inventions, & telles drôleries,
Hiver, été, font toujours de saison :...
Et prend la dame au visage vermeil
A leurs ébats passe-temps non pareil.

(1) Ce vieux & joli mot *or* est bien regrettable & devroit être préféré à notre lourd *tantôt*.

Ces détails sur les occupations ordinaires de l'hôtel d'Uffé ne sont pas tout à fait étrangers à l'histoire des mœurs françoises. Continuons :

Mais après tout, un point me scandalise,
Et suis honteux, s'il faut que je le dise,
De voir comment ces pauvres infensés
De leur travail sont mal récompensés.
Car ne croyez qu'ils aient gros apanages ;
Ains y (1) sont tous très-chichement payés,
Ne gagnant rien, fors quelques arrérages
De mots dorés, ou tels menus suffrages ;
Et les croit-on encor salariés
Trop grasement. Mains la servent sans gages :
Mains la servant sont batoués, honnis,
Moqués, bernés, traités comme Zanis.
Pour tout guerdon, on les pille, on les tance,
Et quelquefois soufflets d'entrer en danse.
Mieux aimerois être esclave à Tunis.
Partant, amours, si n'avez point de nids,
Cherchez ailleurs, mal sûr est cet hospice :
Dehors sont beaux & beau le frontispice,
Mais le dedans, autre est la question.
Je m'en irai si l'on me fait outrage,
Me direz-vous : Eh ! pauvre alerion,
Quand une fois on est en cette cage,
On n'en fort plus : c'est l'ancre du lion.
Pour échapper de si forte bastille,
Vous chercheriez en vain porte ou guichet ;
Tout votre effort seroit pure vétille,
Plus fins que vous sont pris au trébuchet.

Si Rousseau avoit toujours borné le domaine

(1) Voyez l'agrément & la nécessité de ce mot au lieu de *mais*, employé cinq vers plus haut.

de l'Allégorie, aux petits fujets gracieux & galants, on lui eût su plus de gré d'avoir enrichi la France d'un nouveau genre de poésie. Certainement la *Volière* vaut beaucoup mieux que la *Mule du pape*, le *Bourbier*, & les autres petits poèmes essayés par Voltaire à l'imitation de la *Volière*.

Rousseau passa près de la marquise d'Uffé les plus belles années de sa vie. Il y vivoit avec délices, parce qu'il ressentoit pour elle une passion vraie & sincère. Mais peut-être crut-il enfin apercevoir que l'objet de tant d'admiration ne méritoit pas de l'occuper d'une façon exclusive ; ou peut-être Madame d'Uffé échappoit-elle aux langueurs d'un attachement sérieux. Peut-être Rousseau lui-même avoit-il arraché de son cœur la flèche dont il accusoit Madame d'Uffé de l'avoir percé. Quoi qu'il en soit, il se lassa de ne pas être assez bien traité dans une compagnie de soupirants fort nombreuse : nous voyons la trace de son retour à la liberté dans ce huitain dont les allusions ne peuvent se rapporter qu'à la Marquise :

De haut savoir Phébus ne m'a doté,
Mais des neuf sœurs je fais toucher la lyre :
Grosse chevance oncques ne m'a tenté,
Mais peu de biens ont de quoi me suffire.
Amour me tint longtemps sous son empire ;
J'ai retrouvé repos & liberté :
Mais ce bien-là, certes, je puis le dire,
Si c'en est un je l'ai bien acheté.

Nous perdons avec ce dizain la trace de ses relations avec la marquise d'Uffé. Cependant je ne mets pas en doute que la fille de Vauban n'ait pris une part active aux chagrins du poète, quand la cabale des mauvais rimeurs le poursuivit à outrance. Elle dut se faire remarquer parmi les dames qui sollicitèrent le plus vivement en sa faveur. Pour le marquis d'Uffé il resta constamment le défenseur de Jean-Baptiste Rousseau, & la mort prématurée de sa femme, les liaisons qu'il nourrissoit avec Voltaire, rien ne put lui faire manquer aux devoirs sacrés de l'amitié. Il entretint avec l'illustre exilé une correspondance assez intime dont on a conservé quelques précieux fragments.

Madame d'Uffé mourut jeune, au mois de novembre 1713, à peine âgée de trente-six ans. Ses dernières années ne furent pas heureuses. M. d'Uffé l'avoit ruinée, elle étoit en procès avec lui, avec les gens d'affaires de ses enfants. C'est en Bourgogne, où le mauvais état de la fortune de son mari l'avoit obligée d'aller demeurer, qu'une courte maladie l'enleva au monde dans lequel elle avoit compté. Six mois auparavant, la mère de son mari, Madame de Valentiné, avoit, en mourant dans la belle maison d'Uffé, laissé tout son bien aux enfants de son fils, & celui-ci, dont on connoissoit la vie défordonnée, ne devoit pas même en avoir la jouissance. De là,

des démarches pénibles, des discussions de famille, des procès, qui retinrent à Paris la Marquise, pendant l'année 1712. C'est à cette date qu'il faut rapporter la lettre, devenue l'occasion de cette longue notice, & dont voici le texte :

Je vous demande mille pardons, Monsieur, d'oser vous importuner d'une affaire que j'avois regardée comme une plaisanterie, & dont on a néanmoins fait une accusation qui se poursuit sérieusement contre moy devant M. le lieutenant criminel. Voicy le fait dont il s'agit. Le nommé Lamotte qui joint à la qualité de soldat aux Gardes celle de portier des jeux que tient la Baron pendant les foires de Saint-Germain & Saint-Laurent, estant venu chez moy vers le commencement de cette année pour avoir des étrennes qu'il s'est fait une habitude d'aller demander chez plusieurs personnes qui comme moy vont quelquefois à ces sortes de spectacles, je m'avisay de lui demander ce qu'il faisoit hors ces temps des foires; il me répondit qu'il travailloit à faire des recrues pour l'armée, & qu'il estoit actuellement chargé d'en faire une pour M. de Saillant; & comme dans l'instant mes femmes en me peignant me tiroient bien fort les cheveux, je luy dis en riant de les mettre dans la recrue, & me souvenant des insolences que mon procureur me venoit de rapporter qu'auroit dites un clerc du palais contre M. d'Ussé & moy, je

dis à ce Lamotte, vous feriez bien aussy d'enroller ce mauvois garçon-là. Il a pris la chose sérieusement, ou plustost me l'a voulu faire croire pour avoir occasion de me venir encore demander de quoy boire. Il y est effectivement venu accompagné d'un autre homme de même étoffe me disant que l'affaire estoit faite & qu'il alloit partir pour aller coucher à Corbeil. Je ne laissay pas pourtant d'estre fâchée de ce que j'apprenois, & je recommandai fort qu'il ne luy fût fait aucun mal ; je leur ay fait depuis refuser ma porte, où ils sont venus plusieurs fois jusqu'à ce que lassée enfin de leurs importunités, j'eus la facilité pour me débarrasser de pareilles gens de leur faire donner quatre écus que je remis au premier qui se trouva alors près de moy & que j'apprens qu'on veut aussy impliquer dans cette affaire.

Voilà, Monsieur, la vérité comme on dit toute nue, & ma confession dans laquelle je ne trouve d'autre crime que celui de vous ennuyer d'une aussy longue lettre. Je ne puis cependant me dispenser en cette occasion, Monsieur, d'avoir recours à vostre autorité pour arrester l'embarras que me cause une pareille accusation, & je compte trop sur vos bontés pour ne pas espérer cette grâce.

J'ay l'honneur d'estre plus que personne du monde, Monsieur, vostre très-humble & très-obéissante servante,

VAUBAN-D'USSÉ.

Ce vendredy minuit.

On le voit, Madame d'Uffé étoit alors en procès, & c'étoit pour arracher quelque débris de sa fortune aux créanciers de M. d'Uffé. Cela nous reporte déjà à 1712. Cette année, la dame Baron, Catherine Vondrebek, peu de temps après la mort de son mari, Étienne Boyron dit Baron, avoit établi aux foires de Saint-Germain & de Saint-Laurent un spectacle auquel s'attacha aussitôt une vogue extraordinaire; grâce à Mlle Boon, surnommée la *fameuse tourneuse*, jeune, belle, &, toute danseuse de cordes qu'elle étoit, de la plus grande sagesse (1). Qu'on nous permette de citer ici ce que dit de cette héroïne des théâtres forains, Jacques Bonnet, l'auteur de *l'Histoire de la danse sacrée & profane*, Paris, 1723, page 70. « Elle paroissoit sur le théâtre
« d'un air imposant, & dansoit seule une sara-
« bande, avec une grâce qui charmoit tous les
« spectateurs. Ensuite elle demandoit des
« épées de longueur aux cavaliers présents
« pour faire sa seconde représentation. Ce
« qu'il y a de surprenant, c'est qu'elle s'en
« piquoit trois dans chaque coin de l'œil, qui
« se tenoient aussi droites que si elles avoient
« été piquées dans un poteau. Elle prenoit

(1) *Mémoire pour servir à l'histoire des spectacles de la foire*, par un auteur forain (Le Sage). Paris, 1743, tome I, page 139.

« son mouvement de la cadence des violons,
 « qui jouoient un air qui sembloit exciter les
 « vents, & tournoit d'une vitesse si surpre-
 « nante, pendant un quart d'heure, que tous
 « ceux qui la regardoient attentivement en
 « demeuroient étourdis, ainsi qu'il m'est ar-
 « rivé. Ensuite, elle s'arrêtoit tout court &
 « retiroit ses épées nues l'une après l'autre du
 « coin de ses yeux, avec autant de tranquillité
 « que si elle les eût tirées du fourreau. Néan-
 « moins, quand elle me rendit la mienne, dont
 « la garde étoit fort pesante, je remarquai que
 « la pointe étoit un peu ensanglantée. Cela
 « n'empêcha pas qu'elle ne dansât encore
 « d'autres danses, tenant deux épées nues dans
 « ses mains, dont elle mettoit les pointes tan-
 « tôt sur sa gorge, & tantôt dans ses narines,
 « sans se blesser. »

C'est aux spectacles de ce genre que
 Mme d'Ussé avoit dû la visite de ce « portier
 des Jeux » auquel elle regretta, nous devons
 l'en croire, d'avoir demandé un petit service
 qu'il étoit en passe de lui rendre, en sa qualité
 de soldat aux Gardes. Le clerc du Palais fut
 faisi, conduit à Corbeil, & sans doute en dan-
 ger plus ou moins sérieux de figurer parmi les
 recrues du régiment de M. de Saillant. Mais il
 avoit crié contre une telle violence & si bien
 crié que la chose menaçoit de prendre une
 tournure assez fâcheuse pour notre vindicative
 marquise. C'est ce qui l'engagea à écrire la jo-

lie lettre qu'on vient de lire. Il est assez probable qu'elle en fut quitte pour indemniser le clerc dont les mauvais propos l'avoient blessée. Mais sur le dénouement de cette petite intrigue, l'histoire garde le silence, & nous n'avons rien de mieux à faire que de l'imiter.

P. P.

IMPRIMERIE DE CH. LAHURE
Rue de Fleurus, 9, à Paris

